

## 'Chand d'Musique



Le nom de Richard Strauss est plus que jamais à l'ordre du jour ; moins à cause du bruit que vient de faire *Elektra* que par la triste et répugnante histoire des deux *Salomé*, celle de M. Mariotte et la sienne (1). Le sort en est jeté. M. Mariotte livre son opéra à M. Strauss qui apportera à le détruire un soin jaloux.

Décidément Richard Strauss devient trop encombrant. Il menace de prendre toute la place. Des musiciens postwagnériens allemands il est le seul qui soit connu en France. Aux yeux des parisiens, il résume tout l'effort germanique depuis 30 ans. Nous ignorons Bruckner, Wolff, Thuille, Schillings, Reger, Pfitzner, Mahler, Boehe, Klose, Lampe, Kaskel ; nous ne savons leurs noms que par ouï dire, nous ne connaissons même pas Brahms ! A peine une œuvre de Strauss a-t-elle vu le jour que nos orchestres s'en emparent avec une ardeur qu'ils ne mettent point à jouer nos jeunes compositeurs français. Et c'est la même chose partout. D'où cela peut-il bien venir ? Pas de cet opportunisme musical que j'essayais de définir dans mon précédent article sur Strauss à propos de la première de *Salomé*. Cet opportunisme, en effet, n'est opportunisme qu'en Allemagne. Wagner, die Heimath-Kunst (l'art de clocher), Wilde, l'esthétisme, l'amoralisme, Nietzsche, le névrosisme antique, le décadisme bourgeois, tout cela est en dehors de nous. Nous sommes encore à rêver d'une Allemagne profonde, scientifique, métaphysique, mystique, de Gretchen à l'âme blanche et aux cheveux d'or, de la famille allemande, de l'austérité allemande, de la fidélité allemande, de la vertu allemande, dont nos voisins sourient. Je prévois une revue de fin d'année à Berlin, où la dernière Dorothée se sera réfugiée au Moulin de la Galette et le dernier Herr, professeur-docteur, sera chargé de cours en Sorbonne.

Ce n'est pas non plus par ses qualités intrinsèques que la musique de Strauss s'impose. Il serait au moins exagéré d'affirmer que notre critique est très tendre à son égard, que nos musiciens l'estiment particulièrement, que notre public l'apprécie fort.

Richard Strauss est un faiseur merveilleux, un metteur en œuvre et un metteur en scène très habile. Je ne crois pas qu'une de ses œuvres, même *Till Eulenspiegel*, *Don Juan* ou *Mort et Transfiguration* résiste à un examen approfondi. La vulgarité de son inspiration musicale est un lieu commun dont il est, désormais, oiseux de parler. Il a commencé par faire du sous Schumann (dont il se moque) filandreux et sentimental, de la vraie musique allemande, énervée, molle, qu'il assaisonnait sauce piquante. Je pense en ce moment à ses premiers lieder fades et doux, à son quatuor avec piano, à une *Sonate* de violoncelle, à *Aus Italien*, ses *Impressions d'Italie*. Puis il a fini par dédaigner ce peu de rêverie vaguement poétique. Il s'est contenté de thèmes plats, les premiers venus, de bouts de thème sans caractère. De plus en plus la virtuosité l'attire et dans la virtuosité, non le côté brillant qui a son attrait en soi, mais le résultat, le bluff. Son écriture s'exagère, sa polyphonie se complique démesurément, son orchestre s'enrichit sans cesse, s'alourdit de nouvelles recherches, s'enlaidit, rutile. Il solgne de plus en plus l'enveloppe où mettre une marchandise de paccotille ; car n'est-ce pas un des principes du commerce allemand que les produits soient avant tout richement et habilement présentés ?

Richard Strauss est un admirable chef d'orchestre, peut-être le plus grand chef d'orchestre d'Outre-Rhin, en tout cas le plus virtuose. Sa situation de fortune le ren-

(1) Voir le *Courrier Musical* du 1<sup>er</sup> décembre 1908.

duit indépendant. A l'abri des besoins matériels, il pouvait se permettre d'imposer son idéal au public. Point du tout. Il se fit le colporteur de sa musique. Pour cela il flatta la foule. Il fut wagnérien à son heure, glissant un de ses poèmes entre deux morceaux de la *Tétralogie*, il fut berliozien ; à Berlin il affiche son goût pour le vieil opéra-comique français, le *Cheval de Bronze* ou *Fra Diavolo*. Un de ces quatre matins il sera Debussyste, puisque l'Allemagne est en train de le devenir. Entre temps il compose, pour s'attirer les bonnes grâces de l'empereur irrité, des marches militaires pour des régiments de cavalerie et lance *Salomé* et *Elektra*. Car, une fois de plus, l'Allemagne a l'*bellénite* : non pas la folie de la Grèce qui transfigura Goëthe, mais d'une Grèce nietszchéenne, névrosée, amoral et impudique. *Elektra* couronne l'œuvre de ce grand opportuniste qu'est Richard Strauss. Il me semble que le courant actuel tourne au japonisme. Dans un an, nous risquons d'avoir la *Troisième jeunesse de Mme Prune*, mise en musique par l'auteur de *Zarathustra* !...

Tout cela est indifférent à M. Strauss. Il n'a pas, croyez-le bien, une confiance exagérée en son génie. Il est trop intelligent pour cela. Et puis un homme qui a foi en soi, qui a mis dans une œuvre tout son talent et tout son cœur, n'a pas peur de la concurrence, n'apporte pas à détruire une œuvre rivale ce brutal et odieux acharnement. Ce que veut Richard Strauss c'est gagner de l'argent et c'est là la cause essentielle de son succès phénoménal. Il a, pour y arriver, des moyens qui sentent le bateleur d'une lieue. Il se sert du public pour agir sur les éditeurs, de ceux-ci pour agir sur le public. Aujourd'hui l'on apprend que tel poème symphonique est heureusement terminé ; demain que les marchands de musique se disputent à coups de billets de mille la propriété du manuscrit, qu'enfin au prix de 75.000 marcks et lié à l'auteur par un contrat draconien, c'est l'éditeur un tel qui a emporté de haute lutte, le nouveau chef-d'œuvre. A l'usage des bourgeois ébahis, les journaux font le petit calcul suivant : une note de Strauss vaut commercialement deux fois plus qu'un centimètre carré de Titien, la même somme qu'un centimètre carré de Raphaël. Il faut donc bien pour qu'on les paye si cher, que ses œuvres aient une valeur considérable. Et la renommée de Strauss vient de là comme celle des Pastilles Géraudel. Il est le musicien commis-voyageur qui convient à l'âme de commis-voyageur qu'est l'âme allemande contemporaine. Son triomphe actuel, l'Allemagne ne le doit ni à sa profondeur, ni à sa résistance, ni à sa valeur scientifique, ni à sa moralité mais à ses méthodes commerciales, et Richard Strauss qui est un malin, l'a compris et en habile homme il a toujours la loi sinon le bon droit pour lui, le pauvre Mariotte en sait quelque chose. Et du même coup vis-à-vis des snobs, des intellectuels, des esthètes de toutes sortes il affirme hautement un nietszchéisme de fantaisie, le mépris du moins adroit et du plus faible. Entre nous, le commerçant qui introduirait ces mœurs-là sur le marché serait bien vite mis à l'index par ses collègues et boycotté par le public. En musique, c'est différent. Vous verrez que pour remercier Richard Strauss d'avoir odieusement détruit l'œuvre sincère d'un jeune compositeur français, il se trouvera à Paris deux théâtres subventionnés pour monter *Electra* et *Salomé*, que ces deux drames musicaux n'auront qu'un succès relatif, mais feront beaucoup d'argent pour la plus grande joie de Strauss qui ne désire pas autre chose, que Strauss viendra prochainement, contre un gros cachet, diriger un nouveau poème symphonique au Châtelet ou salle Gaveau, et que nous continuerons à croire à Paris que depuis Wagner, la musique allemande est incarnée dans l'auteur de *Zarathustra* et de la *Domestica*. Bluffons, bluffons sans cesse, il en reste toujours quelque chose.

Paul de STÖCKLIN.